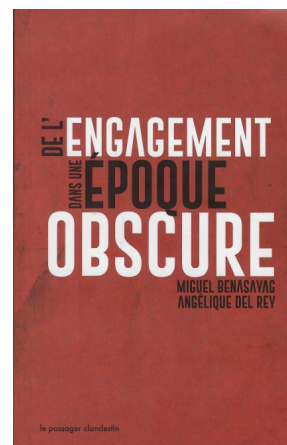


De l'engagement dans une époque obscure

Miguel Benasayag – Angélique Del Rey

Le passager clandestin

2017 (2011) – 183 pages.



Comment ai-je découvert ce livre ?

C'est Johan qui me l'a cédé lors de journées de formation « de l'outil à l'agréable » du réseau des Créfad à Graçay, sur le thème « lecture écriture ».

Quelques mots sur les auteurs...

Angélique Del Rey est prof de philo et a écrit plusieurs bouquins pour dénoncer le fait que l'éducation ne soit plus au service de l'homme mais de l'économie, critiquant l'évaluation, la notion de compétences,...

Miguel Benasayag est philosophe et psychanalyste, proche du courant libertaire, ancien résistant guévariste franco-argentin.

Ensemble et avec d'autres, ils ont créé le collectif « Malgré tout », dont le texte de présentation précise : « Le collectif est né du désir libertaire d'articuler la prise en compte de la complexité du réel avec des pratiques d'émancipation concrètes. »

Ils sont les auteurs de « Connaître est agir : Paysages et situations » (2006) La Découverte ; « Éloge du conflit » (2007) La Découverte ; « Clinique du mal être. La "psy" face aux nouvelles souffrances psychiques » La Découverte (2015).

Quelques mots sur le document...

Un livre au format poche, facile à transporter

Six grandes parties, composées de plusieurs chapitres assez courts :

- D'un engagement-transcendance à un engagement-recherche.
- Dispersion et centralité. La question du sujet de l'agir.
- Pouvoir et contre-pouvoir.
- Optimisme de la volonté, pessimisme de la raison.
- Adaptation et co-création.
- Éloge du conflit.

Une préface ajoutée avec la ré-édition de 2017, un prologue et un épilogue.

Ce que je retiens de cette lecture...

Ce livre s'appuie sur une hypothèse de départ : la politique, au sens émancipateur (celle qui a à voir avec la puissance), ne se situe plus dans les « centres de pouvoir » habituels, qui sont devenus des centres de gestion et de maintien du pouvoir. La vie politique ne serait plus qu'un spectacle, un divertissement de plus où ne sont abordés que des enjeux périphériques.

La préoccupation centrale de ce livre est celle de la résistance. Puisque le pouvoir est de plus en plus diffus, alors la résistance l'est également, avec le risque de la dispersion.

Si la résistance est diffuse et multiple, alors comment la différencier de la dispersion ? Où et comment s'élabore un travail (souvent très intensif et qui

s'accommode d'une médiatisation minimale) d'engagement, de recherche continue, de tissage de liens sur le long terme,... ?

Pour les auteurs, chaque époque a ses mythes et chacun-e de nous est construit par l'époque et par les situations que l'on habite. Le mythe dominant de notre époque est celui de l'utilitarisme et de l'économisme et il produit une grande impuissance. L'obscurité de notre époque est précisément le produit de cette impuissance. L'obscurité de notre époque tient à l'absence d'horizon de dépassement : les défis sont clairs, les possibilités d'agir beaucoup moins !

S'engager dans une époque obscure, c'est tenter de dépasser ce mythe et ce, par des voies multiples voire contradictoires, à coup sûr conflictuelles.

Les auteurs décrivent deux types d'engagement : l'engagement-transcendance, fruit de la raison, et l'engagement-recherche, fruit d'un désir vital. L'engagement-transcendance s'adosse à une sacralisation du social, met en valeur une sorte d'avant-garde éclairée et est portée par une vision messianique. Il produit désormais tristesse et désillusions.

L'engagement-recherche s'adosse plutôt sur le monde tel qu'il est et des humains viables tels qu'ils sont. Il ne s'agit alors plus de faire advenir un autre monde mais de se coltiner aux situations concrètes et complexes d'ici et maintenant. « Il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant » (Antonio Machado). Le moteur de l'agir est à l'intérieur de la situation dans laquelle on s'engage, dans un rejet du programme au profit du projet qui lui est toujours situationnel.

Le « militant chercheur » va alors devoir accepter la complexité de chacune des situations où il-elle s'engage, où plutôt chacune des situations où il-elle est engagé-e. Il est fait là référence au concept de « territoire » proposé par Gilles Deleuze : nos territoires sont nos surfaces d'affectation. Par la territorialisation, il s'agit de comprendre et d'expérimenter les liens qui nous tissent, dans des singularités dynamiques.

Il ne s'agit pas de se suffire d'un engagement local, dans des micro-résistances, en espérant leur extension, leur convergence avec d'autres luttes. Il s'agit plutôt de travailler en réseau, sans volonté d'unification voire d'uniformisation.

Les auteurs consacrent ensuite tout un chapitre aux notions de pouvoir et contre-pouvoir. Ils rappellent tout d'abord que le pouvoir, ce sont des rapports, un mode de fonctionnement auquel nous participons toutes et tous mais à des places différentes. Et notre époque se caractérise par la prééminence du modèle entrepreneuriale dans les formes de pouvoir : priorité est donnée aujourd'hui à la gestion de la vie sous la forme de capitaux divers et variés.

Dans ce contexte, le contre-pouvoir s'organise à la base et vise à accroître sa puissance d'agir, ce qui implique de laisser place au conflit. Il s'agit simultanément de lutter contre un pouvoir et pour un développement de puissance. Contre-pouvoir renvoie donc à des dynamiques concrètes et nécessite de laisser de côté la question de la forme émergente des sociétés à venir. Il s'agit de développer des liens entre les différentes luttes plutôt que de tenter une hypothétique convergence, rendue impossible par les singularités et les multiplicités de ces luttes.

Il s'agit donc bien de faire le deuil d'un engagement-transcendance et de permettre à un engagement-recherche de se déployer, abandonnant la

prétention de totaliser les luttes. Des pratiques de contre-pouvoir privilégiées dans chaque situation concrète territorialisée, en acceptant les contradictions et les conflits.

Il convient d'abandonner toute position centrale et de n'être, en tant qu'individu, ni fort, ni faible, mais d'apprendre à partager la fragilité du commun. Les auteurs égratignent au passage le concept de résilience, si prisé aujourd'hui dans les luttes « écolos/alternatives ».

Nous n'avons pas besoin d'idées optimisto-positives mais d'idées puissantes, pour conduire une réelle transformation. En finir avec la bla-bla idéologique et mener un travail théorique en parallèle, en complément et en résonance avec un engagement pratique. Connaître plus et comprendre mieux, c'est agir plus et mieux, et inversement. Pour tenter de ne plus s'adapter (la vision adaptatrice et disciplinaire de notre époque ne produit que l'homme socialement normal, qui se gère et s'administre comme une entreprise) mais plutôt co-crée, parce qu'il s'agit de ré-affirmer la multiplicité des dimensions qui traversent chaque personne, ce qui passe par l'approfondissement des territoires qui tissent les humains, afin d'être ce co-créateur d'un développement de puissance.

Accepter la dimension négative et le conflit apparaît comme devant être favorisé pour permettre aux processus organiques de se développer. La vie humaine, les sociétés sont conflits parce qu'elles sont complexes. Et l'affrontement -qui réduit la multiplicité en dualité des forces- ne doit pas être confondu avec le conflit. Ce dernier implique multiplicité des éléments en tension alors que l'affrontement écrase cette multiplicité qui constitue le conflit. Et faire place au conflit ne veut pas dire instaurer une conflictualité permanente, de forte intensité et sans aucune canalisation.

Tout au long du livre, les auteurs affirment la disqualification des idéologies de la promesse (caractérisées par l'engagement-transcendance) et avec la disparition du commun. Désormais, chaque lutte serait confinée à son secteur propre et l'engagement est quasi-psychologisé. La tentation est même forte de rechercher ce commun dans le passé (recherche d'identité et retours identitaires).

Pour les auteurs, c'est une pensée et un agir du conflit qui permettra de retrouver un commun. Et cette pensée dynamique du commun rejoint alors le concept deleuzien de minorité, vue comme un multiple qui « parle à tout le monde, parce qu'il ne parle pas de tout le monde ». Et c'est le développement même de la puissance qui fait commun au-delà des particularités propres à chaque situation, en l'absence d'un chemin vers une harmonie finale (laissons cela à l'engagement-transcendance)

Ce que ça met au travail...

Pouvait-il y avoir lecture plus centrée sur ma démarche de recherche du Dhepsien que je suis désormais ?!

Je trimballe ce bouquin depuis déjà de nombreux mois (je l'ai donc relu pour les besoins de cette fiche de lecture) et il se peut que, parmi d'autres sources (lectures, discussions, écrits,...), il ait contribué à ma prise de décision finale d'engagement dans le SIAES-DHEPS !

Lire ce livre a donc bien constitué pour moi une (première ?!) étape vers un engagement-recherche.

D'accord, il y a quelques analyses « éclairantes » (des réponses) pour comprendre ce que veut dire s'engager dans cette période obscure :

- comprendre l'engagement-transcendance -qui imprègne encore notre époque- pour mieux le repérer dans ses agissements
- affirmer la double démarche permanente visant à allier théorie et pratique, connaissances et expériences, afin de les alimenter mutuellement et ainsi mieux se nourrir individuellement et collectivement
- retrouver quelques caractéristiques de l'entraînement mental au détour de quelques pages : situation concrète, points problèmes, contradictions, la partie pour éclairer le tout,...
- clarifier les confusions qui règnent avec les mots « négatif » et « pessimisme » (voir également les fiches de lecture précédentes traitant d'happycratie et d'égologie)
- ...

Mais il y a d'abord et surtout de nombreuses propositions d'investigations, de recherches à engager :

- autour de la question du-des **territoire-s**
 - un territoire qui n'est pas dicté par des logiques politiques et/ou institutionnels, mais qui rime avec « devenir dynamique »
 - pour ne pas confondre territorialisation et ancrage définitif – p.65 : à mettre en lien avec les stabilités identitaires évoquées par Philippe Corcuff à Perpignan (voir ci-dessous) et aussi avec la page 67 du présent bouquin)
 - mais bien plutôt pour repérer les contradictions permanentes entre territoire(s) et identité(s)
 - en tant que surface(s) d'affectation : c'est parce que je suis affecté parce ce qui se passe autour de moi (ce qui inclut le lointain et ne se limite pas au local) que je m'engage à agir
 - que je ne peux pas m'empêcher ici de mettre en lien avec la notion de « terrain de ma recherche »
 - comme évidence qui s'impose à moi
 - là où je me situe comme engagé
 - où j'ai de la légitimité et de la pertinence
 - de l'expérience, de la connaissance et... du non-savoir !
 - et parler de « milieu » plutôt que de territoire(s), notion évoquée lors de la dernière commission « rural » du réseau des Créfad à Brioude, en lien avec les travaux de Pierre-Mathieu Le Bel :
 - où la référence à l'organique est plus évidente (liens avec le bouquin objet de la présente fiche de lecture, pages 153 à 162)
 - milieu dans lequel on agit et/ou qu'on influence (cf. la notion de liens, de réseau, développée par Del Rey et Benasayag)
 - dans lequel on n'est pas central
 - un milieu à enrichir (d'autres bactéries ?!) pour que la vie se passe bien

- autour des notions de **pouvoir** et de **puissance**, qui entre en résonance avec l'intervention de Philippe Corcuff lors du TD de février 2019 à Perpignan
 - pour ne pas appréhender le pouvoir uniquement sous l'angle des dominations, parce qu'il est aussi question de puissance
 - donc, c'est inutile de le remplacer par des mots empruntés au vocabulaire de l'entreprise (exemple : parler de gouvernance pour ne pas parler de pouvoir, ou en espérant effacer les conflits)
 - parce que c'est la composition des fils collectifs de chacun-e qui fait sa singularité propre (une personne est travaillée par de multiples appartenances, qui redéfinissent constamment sa place et ses rôles, au gré de ses statuts et fonctions)
 - parce que c'est l'agencement du pouvoir et de l'autorité qui permet l'agir, la puissance
 - pour fabriquer pas à pas un « émanciper avec » (et non émanciper à la place de... ou jouer à l'avant-garde éclairée montrant aux masses la direction vers l'émancipation)
- autour des **concepts deleuziens de « devenir minoritaire », « jurisprudence », « déterritorialisation / reterritorialisation »**
 - pour faire place au multiple, à l'hétérogène et à la complexité
 - parce qu'il s'agit avant tout de situations, et de situations qui évoluent
 - parce que tout organisme est lié à un territoire, ce qui ne veut pas dire à une identité forte et unique
- autour de cette notion d'**engagement-recherche**
 - agir dans des situations concrètes (celles dont je suis concrètement tissé) où les humains se territorialisent
 - pour s'engager autrement que dans une passion mystico-religieuse qui exige le sacrifice du monde présent (et des militants qui s'y engagent) pour qu'advienne le monde meilleur qui vient
 - pour concilier acceptation de l'époque telle qu'elle est et tenter de modifier le cours des choses (parce que tout n'est pas écrit, par exemple l'effondrement annoncé par les collapsologues !)
 - qui nécessite d'abandonner la prétention à maîtriser le(s) changement(s) à venir (« le chemin se fait en marchant » !), ce qui demeure une gageure dans une époque inquiète.

Et juste se dire, en guise de conclusion (temporaire), que ma responsabilité éthique est bien d'aller questionner ces éléments.

Quelques extraits...

« Le moteur « transcendant » de l'agir ne fonctionne plus et c'est une bonne nouvelle. »

« L'engagement-transcendance » est le fruit d'une raison consciente d'agir, tandis que « l'engagement-recherche » (ou immanent) est l'expression d'un désir vital. »

« Les « nouveaux sujets » de l'agir ne sont plus les Hommes mais les différentes situations concrètes, dont les humains font partie, et dans lesquelles la vie se territorialise à nouveau. »

« L'engagement, la « militance », impliquent en effet majoritairement, depuis au moins cent cinquante ans, la croyance implicite en un « arrière-monde » (Nietzsche), un monde derrière celui-ci, paradis sur terre rêvé, « société de la fin de l'histoire » au nom de laquelle on se bat, qui justifie la lutte, le sacrifice de cette vie et que l'engagement a pour but de faire advenir. Le militant est comme un ambassadeur de cet autre monde, monde de l'avenir, promesse. C'est toute la signification de « l'avant-garde » : il y a des individus qui, pour des motifs différents, connaissent un peu de l'avenir et ont donc la responsabilité de conduire les autres hommes vers leur émancipation. »

« Le militant qui fonctionne dans ce type d'engagement (transcendant donc) s'absente des situations concrètes qu'il traverse : il est comme possédé par une vision « messianique » du monde et de l'histoire -une vision qui consiste, au-delà de la variabilité de son contenu, à penser que le monde et l'ensemble de l'existant se fondent sur une erreur, une faille « à réparer ». (...) Une telle interprétation du monde ne pouvait que déboucher sur des désillusions. »

« Alors même que le contenu de ces messianismes n'est en rien comparable, le fascisme, les nationalismes, les intégrismes, partagent avec des courants communistes, libertaires (nous parlons de ceux qui agissent dans le messianisme), la même matrice de pensée et d'agir ! »

« Le monde est bien davantage modifié par des processus sans sujets que par des grands hommes ou des groupes militants. »

« (...) le problème de l'engagement pourrait être formulé de la manière suivante : comment comprendre et agir dans le monde sans cette sacralisation du social qui caractérisa et caractérise encore l'époque de l'homme ? Peut-on s'engager autrement que dans cette passion religieuse qui exige le sacrifice de ce monde-ci au nom de celui qui vient ? Un engagement de type « recherche » plutôt que vocation transcendante est-il pensable, possible, compossible ? »

« (...) nous revendiquons le fait que les humains sont viables tels qu'ils sont ; nous optons donc pour une lutte fondée sur l'acceptation du monde tel qu'il est : un engagement de type recherche. »

« (...) si le monde est bien tel qu'il doit être, tout n'est pas écrit pour autant ! (...) Là où l'engagement-transcendance se fonde sur un paradigme rationaliste, l'engagement-recherche se fonde sur un paradigme complexe de compréhension du monde et d'agir, qui implique l'abandon de la prétention à la maîtrise du changement global. »

« (...) ce non-savoir qui, chez Socrate, est condition de toute recherche et, donc, de tout savoir. Ce non-savoir est au fondement de l'engagement-recherche. Il découle de ce que l'on ne peut jamais connaître l'ensemble des situations dont on fait partie et dans lesquelles on est engagé : les « actants » d'une situation sont tissés dans l'étoffe de celle-ci, ils lui sont co-substantiels et ne peuvent donc en être de simples juges extérieurs. »

« (...) les asymétries de la situation ne se montrent pas à nous avec un signal lumineux. Il faut les chercher. » (*d'où la notion de « militant-chercheur »*).

« L'engagement de type « recherche » est situationnel et concret. Il part des défis propres à la situation et a comme visée le changement ici et maintenant. Pour ce type d'engagement, le monde n'existe qu'en situation : ses défis, problèmes et solutions sont situationnels. »

« Ne pas fixer une ligne, un dogme, ni une stratégie globale, permet, comme l'écrit Deleuze, de créer une « jurisprudence » : toute lutte qui réussit crée un nouveau possible, toute résistance crée de nouvelles possibilités d'émancipation et de vie, créant une jurisprudence au sens où cela devient faisable. »

« Il y a une grande différence entre l'agir concret qui vise l'universel dans chaque situation et la dispersion qui refuse la compréhension complexe et met en avant une bonne volonté ou un certain « souci de l'autre ». »

« Si l'on ne peut agir depuis la centralité (parce qu'elle n'est pas une situation), comment éviter la dispersion d'un engagement qui ne parvient plus à focaliser sur une quelconque unité ? (...) beaucoup de nos contemporains tombent dans le piège d'un micro-engagement dans lequel vivre devient synonyme de s'engager. »

« Il n'y a sans doute pas de « bonne focale » valable une fois pour toutes : l'émergence d'une focale d'action est un processus dynamique et conflictuel, toujours relatif à une époque : à chaque époque sa figure de la singularité, changeante et contradictoire. »

« (...) le moteur concret et singularisant de l'agir réside non dans un ensemble de principes universels (abstraits donc), mais dans la dynamique de territorialisation des luttes, des résistances et des engagements. »

(le concept de territoire est ici emprunté à Gilles Deleuze)

« Nos territoires sont nos surfaces d'affectation. (...) être affecté est la condition de tout agir. La manière dont je suis affecté par le monde est le point de départ de mon agir. »

« Territoire ne rime pas non plus avec périmètre administratif, mais avec devenir dynamique : il ne faut pas confondre territorialisation avec ancrage définitif. »

« Les identités qui revendiquent des « racines » invitent à des pratiques passives, dans lesquelles on subit une identité et on agit par rapport à elle, en dehors de sa puissance d'agir propre. La territorialisation des pratiques veut dire, quant à elle, tenter de comprendre et d'expérimenter les liens qui nous tissent. Loin d'y perdre notre identité, nous devenons capable d'ordonner et d'unifier le divers dans des singularités dynamiques. »

« Une hypothèse locale territorialisée n'a ni possibilité ni vocation à répondre à l'ensemble des situations possibles. Elle est par définition limitée. »

« La solution ? Travailler en réseau, comme le font du reste les militantismes « alternatifs » depuis longtemps. Mais travailler en réseau ne veut pas dire unification, uniformisation, et encore moins un QG des luttes centralisées. »

« Avoir le pouvoir, occuper une place de pouvoir, veut dire être en capacité d'agir et de faire agir sans être soi-même ni orienté ni dirigé par une autre instance. »

« Les nouveaux rapports de pouvoirs qui s'établissent dans la société de façon diffuse donnent à la forme de l'entreprise un pouvoir à la fois global et local. A toutes les échelles, l'entreprise devient le modèle : le modèle de la gestion individuelle de l'existence, celui de la gestion de l'éducation, de la santé, du volontariat, des associations diverses et variées,... »

« (...) nous ne situons le contre-pouvoir, ni au niveau des institutions, ni au niveau de l'opposition au pouvoir institutionnel, mais au niveau du développement de la puissance à la base, pour et dans la société. »

(distinction entre pouvoir et puissance, en référence à Spinoza).

« Tout développement de puissance implique un niveau irréductible de conflictualité. »

« Un pouvoir est ce qui toujours sépare un corps d'avec sa puissance d'agir. »

« Il ne suffit pas de lutter contre un pouvoir mais toujours en même temps, pour un développement de puissance. »

« Les pratiques et dynamiques propres au contre-pouvoir ne sont pas un modèle. Ce que nous appelons « contre-pouvoir » renvoie à une dynamique ou plutôt à des dynamiques concrètes. Et ces dynamiques de développement des contre-pouvoirs n'ont pas pour vocation de remplacer une forme concrète de pouvoir par une autre : les contre-pouvoirs ne se développent pas au regard d'un modèle pré-établi de la façon dont les choses doivent être mais à partir des asymétries locales, des points-problèmes identifiables au coeur de chaque situation concrète. Il s'agit de devoir faire plutôt que de devoir être. »

« Nous sommes au coeur d'une époque de petite puissance. Une époque obscure et chargée de menaces, une époque qui casse les liens et rend l'engagement difficile ne donne-t-elle pas essentiellement à ses contemporains la tâche de développer des pratiques multiples de contre-pouvoir, exigeant d'eux symétriquement qu'ils laissent de côté la question de la forme émergente des sociétés à venir ? (...) Au coeur d'une époque obscure, les contre-pouvoirs, sous la forme d'une multiplicité de laboratoires sociaux où l'on retisse de la puissance, constitueraient l'expression privilégiée de la possibilité d'agir... »

« La convergence des contre-pouvoirs n'est pas la tâche la plus urgente de ce type de pratiques de résistance et d'engagement. »

« Cet engagement de type « existentiel » implique cependant, au préalable, qu'un deuil ait été fait : celui de l'imaginaire révolutionnaire relatif au mode selon lequel les sociétés changent. (...) Faire le deuil de ce que nous avons nommé « l'engagement transcendance ». (...) Deuil donc, non seulement de l'utopie révolutionnaire, mais plus fondamentalement de la croyance en un point de vue central légitimant le pouvoir. »

« S'engager dans une époque obscure implique de privilégier les pratiques de contre-pouvoir qui, en partant des situations concrètes, possèdent chacune sa propre légitimité, objective, sous condition donc, de ne pas prétendre totaliser les luttes. »

« La résilience personnalise joie et tristesse en faisant exactement comme si l'optimisme et le pessimisme ne dépendaient que de conditions subjectives, indépendamment de la situation où celui qui les éprouve se trouve engagé. Le psy qui aide un patient à être « résilient » ne fait rien d'autre que l'abstraire du contexte réel de son existence. »

« Que faut-il pour s'engager et agir ? L'optimisme de la théorie ou de celui de la pratique ? (...) L'engagement-recherche a besoin de l'optimisme des actes, mais pas de celui de la théorie. (...) Comment peut-on avoir envie d'agir lorsqu'on se sent impuissant à changer les choses ? (...) Nous avons changé d'époque et celle-ci, par sa tristesse objective, oblige à trouver d'autres raisons

d'agir que la promesse d'une société meilleure, d'autres sources d'optimisme pratique. »

« En regardant autour de soi, on constate en effet que l'individualisation de la vie, la personnalisation des problèmes sociaux, le vécu d'impuissance ont en grande partie gagné. (...) L'individu isolé, sérialisé, de nos sociétés ne parvient pas à trouver la clé du problème pour la bonne raison que cette individualisation en est une des composantes. (...) comprendre que des idées qui « vont de pair » avec un développement de puissance d'agir ne sont pas précisément des idées « positives », mais des idées elles aussi puissantes, autrement dit propres à conduire une réelle transformation dans les choses. »

« Aujourd'hui, le travail théorique accuse un retard très important. D'où la nécessité d'engager, d'un côté des pratiques qui ne soient pas submergées par le bla-bla idéologique et, de l'autre, un travail théorique qui permette de construire des modèles de compréhension et d'action en phase avec notre époque. »

« L'émancipation est hypothèse et pratique, construction et pari. (...) Il n'y a pas de moi pur et innocent qui, caché au coeur du dispositif, attendrait sa libération. »

« Que sous-entend-on par cette idée de passivité des masses ? Qu'un individu opprimé par le système est un individu qui se contente de se laisser faire, comme si la soumission au système ne demandait aucune participation aucune activité propre ; comme s'il allait de soi, en fin de compte, qu'un individu soit soumis au système, comme s'il s'agissait d'une pente naturelle et peut-être même universelle. Est-ce si certain ? »

« Car se laisser affecter par le monde, c'est finalement accepter le hasard des rencontres, assumer l'absence de sens de la vie, l'absence de cohérence de « sa » vie, la multiplicité de ce que l'on est et de ce à quoi l'on participe. Pourquoi s'engager dans la lutte auprès des sans-papiers, ou dans la dénonciation du nouveau management, ou dans tout autre combat ? Quel rapport avec moi et ma vie personnelle, sinon que ces personnes-là, ces questions de société-là, ont croisé mon chemin et que pour ne pas s'engager, il a fallu faire l'effort d'y renoncer. Il a fallu, un tant soit peu, renoncer à vivre c'est à dire à percevoir, être affecté, penser, agir. Il a fallu renoncer à cette multiplicité qui me constitue tout en maintenant mon identité dans une ouverture irréductible sur le monde. Cette multiplicité qui, tout en me constituant, fait de moi au sens fort un acteur du monde, un co-créateur de ce que le monde est et devient. Etre co-créateur du monde, voilà ce à quoi je renonce en devenant un individu. (...) L'optique d'une telle entreprise est celle de l'adaptation. (...) Il s'agit de devenir, comme l'analysait brillamment Foucault dans « Naissance de la biopolitique », cette « petite entreprise de soi » qui, en concurrence avec d'autres, tente de faire valoir son capital individuel dans un monde « où il n'y a pas de place pour tout le monde ». (...) La « déterritorialisation » est le mécanisme principal de cette domination à travers laquelle les populations, les classes sociales, les personnes et les êtres vivants abandonnent leurs tropismes, tendances et natures, pour se mettre à fonctionner en pleine dépendance et domination d'une puissance extérieure. »

« L'alternative est la suivante : adaptation ou co-création. »

« Derrière l'effort d'adaptation se cache ni plus ni moins la co-production de ce système que l'on qualifie de néo-libéral. »

« La question qui prélude à l'émancipation est, dès lors, toujours : comment participé-je du monde ? Non pas dois-je (ou non) m'engager, mais comment suis-je engagé dans le monde ? »

« Le développement de la puissance d'agir ne signifie pas réveiller l'individu, mais refaire droit à la multiplicité des dimensions qui le traversent. »

« Le conflit est le père de toute chose » (Hétéraclite, philosophe).

« Le défi d'une pensée du conflit aujourd'hui est de permettre aux processus organiques de se développer et de ne pas être entièrement capturés par l'artefactualisation du monde et du vivant. »

« La vie est conflit parce qu'elle est complexe. La société est conflit parce qu'elle est complexe. (...) La conflictualité est un déploiement de la complexité d'un système, et donc, de la multiplicité de ses dimensions, tout affrontement correspond à une diminution de la conflictualité par identification et simplification. »

« Tout conflit peut, certes, se réduire en affrontement (et c'est même parfois nécessaire, voire inévitable), mais cette réduction n'est pas la vérité du conflit, dans la mesure où elle implique au contraire l'écrasement de la multiplicité qui le constitue. Cette distinction est essentielle pour penser le lien entre conflit et résistance, ainsi que pour favoriser le déploiement d'une époque lumineuse, aussi paradoxal que cela puisse sembler, grâce au développement de la conflictualité sociale. »

« Qui dit conflit dit complexité et donc multiplicité irréductible à l'unité d'une synthèse. Pas de solution globale dans un monde complexe. (...) Lutter sans l'imaginaire métaphysique d'une solution définitive n'implique donc pas l'abandon d'une position de radicalité. »

« L'hégémonie utilitariste néolibérale actuelle nous présente une image identificatoire d'homme toujours plus fort, un pur « winner » dont la vie réussie est définie comme une accumulation de capitaux : capital financier, mais aussi capital santé, capital cognitif, capital temps, capital bonheur, capital relationnel, capital soleil,... Véritable caricature du refus du négatif et de la perte, cette « capitalisation » entraîne l'épuisement de la vie sous toutes ses formes. »